

E·MENESTREL.

4815 — 90^e Année — N° 32.



Vendredi 10 Août 1928.

MUSIQUE POPULAIRE

EST avec le plus grand plaisir que j'ai lu dernièrement, ici même, les réflexions qu'a inspirées à M. Paul Bertrand le récent festival de Lausanne. Après un tel jaillissement de véritable musique, les œuvres cubistes que nous imposent, chaque hiver, un petit clé international reprennent leur véritable importance, qui est rigoureusement égale à zéro : elles laissent, à tout esprit qui n'a pas perdu contact avec la nature, comme des produits malsains de la normale que mène l'aristocratie des grandes villes. diverses reprises, à propos de fêtes analogues à celles de Lausanne, on a étudié, dans la presse, la question de l'éducation musicale des masses. Le peuple, a-t-on dit par ce mot, il faut entendre ici, non seulement les classes inférieures, mais aussi les classes intellectuellement moyennes de la société), le peuple ne vient pas aux grands concerts; s'il s'abstient, c'est parce que les œuvres qu'on y joue ne sont pas à sa portée; pour l'ennui, il faudrait que les grands compositeurs actuels créent un art populaire, caractérisé par une simplicité relative dans les thèmes et dans leur mise en œuvre.

est-ce donc vraiment indispensable? Mais pas du tout. Il n'est nullement nécessaire que nos compositeurs créent un art accessible au peuple, car cet art existe depuis longtemps.

me plaît à répéter souvent qu'une société musicale voudrait s'astreindre à n'exécuter que des œuvres étrangères qu'on ne joue jamais nulle part, pourrait malencontreusement ne faire entendre que des chefs-d'œuvre. Or, si cette multitude de chefs-d'œuvre que l'ignorance et la routine des donneurs de concerts écarteront des grammes, il en est un très grand nombre qui seraient, dès la première audition, au public non-musicien. Depuis le moyen âge jusqu'à notre époque, combrables sont les œuvres musicales qui, tout en ayant une tenue artistique irréprochable, sont douées de cette « plaisir » que recherche avec raison un auditeur profane.

lais ces pages, même celles qui sont très connues et (on le sait par expérience) plaisent au grand public, se garde bien de les jouer. J'ai constaté que, dès une œuvre, d'abord aimée par les seuls musiciens, émence à plaire au public profane, on l'élimine des grammes des grands concerts, comme si c'était une œuvre pour elle que de ne pas être ennuyeuse! Le "Peer Gynt" de Grieg, si pittoresque, si artistique, a disparu des concerts du dimanche depuis que le grand public s'est enthousiasmé pour lui; il en est exactement de même des "Impressions d'Italie" de Gustave Char-

pentier, un des chefs-d'œuvre de la musique française, œuvre d'artiste, de grand artiste, chose qui devient de plus en plus rare en musique.

La plupart des musiciens, en effet, ont aujourd'hui le goût si perverti, qu'ils oublient complètement que la musique est un *art* qui doit s'adresser aux *sens*, et non pas une science destinée à satisfaire l'esprit. On devrait pourtant se garder de confondre, sous le même nom de « compositeurs », les *artistes* et les *ingénieurs en sons* (anciens et modernes) : les œuvres de ces derniers, quelque savantes qu'elles soient, ne méritent pas plus le nom d'œuvres d'art que les ponts métalliques tubulaires ne méritent le nom de travaux d'art qu'on leur a si grotesquement attribué. *Je me demande en quoi la rareté ou la solidité de l'écriture peuvent entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit de juger une œuvre musicale.* C'est pourtant aujourd'hui les seules choses dont on se préoccupe, tant pour les œuvres anciennes ou romantiques que pour les œuvres contemporaines : de l'intérêt dramatique, du charme, de la valeur *artistique* de l'œuvre, on ne se soucie guère. Et si le grand Berlioz revenait parmi nous, il donnerait à beaucoup de nos sociétés de concerts la devise qu'il attribuait plaisamment aux sociétés allemandes où l'on se gavait d'oratorios de Bach : « L'ennui est le vrai plaisir! ».

Berlioz! Avec quelle persévérance on écarte ses œuvres des concerts malgré leur immense succès! Avec quelle ténacité on essaye de le faire rentrer dans l'ombre, de nous prouver qu'il a tort de nous plaire, comme un malade a tort de guérir sans le consentement des médecins! Depuis que, grâce à Edouard Colonne, il a enfin conquis les foules, nos « grandes » sociétés musicales se croiraient déshonorées si elles jouaient ses œuvres, à l'exception de deux ou trois (toujours les mêmes), que d'ailleurs on exécute en dépit du bon sens. On lui reproche de n'être pas assez habile harmoniste? Il faut qu'un auditeur soit bien peu artiste pour conserver, en entendant une page géniale comme le sont toutes celles de Berlioz, assez de sang-froid pour juger que l'harmonie est gauche. Je pose en principe que ce qui, dans le domaine musical, caractérise l'œuvre d'art, c'est qu'une telle œuvre enthousiasme à tel point un auditeur artiste, que celui-ci n'a plus assez de présence d'esprit pour remarquer si elle est savamment écrite ou si elle ne l'est pas. Presque toute la musique de Berlioz est dans ce cas; le nombre des auditions n'y fait rien : on est toujours secoué d'une façon aussi intense.

Or, il est à remarquer que toute œuvre musicale, même très savante, qui plaît à un auditoire de vrais artistes (musiciens ou non-musiciens) plaît en même temps au grand public. Les œuvres que j'ai citées tout à l'heure, qui sont de véritables joyaux d'art musical, sont susceptibles de plaire à n'importe qui. De même, je défie quiconque de me trouver un ouvrier qui n'entende avec ravisement « Voici le vert et beau mai » de

LE · MÉNESTREL =

Jacques Mauduit ou bien une symphonie de Haydn. De même pour le théâtre. Pourquoi donc, à l'Opéra-Comique de Paris, a-t-on cessé de jouer *Richard-Cœur-de-Lion*, *la Dame blanche*, *Fra Diavolo*, *le Postillon de Longjumeau*, *le Domino noir*, et ce chef-d'œuvre insurpassé qui s'appelle *le Pré aux Clercs*? Est-ce parce que le public ne voulait plus entendre ces œuvres? Nullement : toutes ont été volontairement retirées du répertoire en plein succès, il y a une trentaine d'années, pour faire place à des œuvres d'une écriture plus savante, pour lesquelles le peuple a une légitime aversion (1). Mais si demain un nouveau directeur de la salle Favart, s'avisant enfin que son théâtre doit être obligatoirement *comique*, supprimait radicalement tous ces drames et remettait à la scène *simultanément* une dizaine de ces immortels chefs-d'œuvre de l'opéra-comique dont je citais tout à l'heure quelques-uns, le succès (un succès durable, permanent) lui prouverait qu'une telle réforme correspond au désir de l'immense majorité du public.

Si donc on se décidait à vouloir attirer au concert et au théâtre musical la masse des Français, il serait on ne peut plus facile de trouver, pour remplir les programmes, suffisamment d'œuvres d'art, françaises et étrangères, classiques, romantiques et modernes, qui fussent capables de plaire aux auditeurs les moins préparés. Et ce serait, en même temps, pour la plus grande joie des rares musiciens qui sont assez sages pour n'apprécier la science, dans une œuvre musicale, qu'autant qu'elle passe inaperçue.

Maurice CAUCHIE.

BARON DE TRÉMONT
—
SOUVENIRS INÉDITS
DU
MONDE MUSICAL ET DRAMATIQUE
à l'époque romantique

*Publiés par J.-G. PROD'HOMME,
d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale (2)*

LES ACTRICES

J'ai toujours aimé le théâtre. Les impressions si variées qu'il produit comme œuvre littéraire, comme peinture de mœurs et de caractères, le spectacle qu'il offre aux yeux et aux sens quand il emploie la musique et la danse, en font le délassement le plus complet, et ce qui vaut mieux encore le plus commode de tous. Asseyez-vous, laissez-vous impressionner.

J'étais fort jeune lorsque je fus invité par un riche banquier (garçon) à dîner chez lui avec plusieurs de ses amis qui devaient tous amener leurs maîtresses. La jolie.... (qui remplaçait M^{me} Gardel dans *Psyché*), la belle Clotilde, la piquante Miller (autre que M^{me} Gardel), M^{lle} Mézeray, favorite de l'amphytrion, devaient en être; je me promis un plaisir de débutant dans le monde, et j'espérais presque

(i) Plus récemment, dans un domaine non-musical, la même chose s'est produite au théâtre de l'Odéon, où, lors d'un changement de direction, on a brusquement supprimé du répertoire ce qui faisait la spécialité et l'attrait de ce théâtre : la collection de comédies du XVIII^e siècle, de Fagan et autres, qui plaisaient tant au public.

(2) Voir *le Ménestrel* du 5 août au 18 novembre 1927 et du 20 juillet 1928.

une licence dont je n'étais pas très effrayé. Mon désespoir fut grand et je regrettai de n'être pas gourmand. Le repas ne fut animé que par une chère exquise qui absorba toute l'attention de ces demoiselles. Je crus qu'elles se seraient plus gaies après dîné ; mais, après une heure de la conversation la plus retenue, et du maintien le plus irréprochable, elles se disposaient à s'en aller, lorsque le maître de maison, pour les retenir, proposa de jouer à la boule, qui était alors le jeu à la mode. Chaque convive, bonnet de la finance, pressa sa partner et elle accepta, mais en observant qu'elles étaient venues sans argent. « Permettez-moi d'être votre banquier », leur dit M. un moment après, un valet de chambre entra, portant un grand plat d'argent rempli de billets de banque, et les dames furent invitées à puiser. Le jeu (que je détestais) fut suivi avec une égale convenance ; et voilà mon entassement d'un *dîné de fille*. Il aurait pu édifier un philosophe.

Cela tenait un peu, sans doute, à ce que les dames étaient les *protecteurs* de ces demoiselles. Que si l'on demandait si avec des hôtes plus *amusans*, la conversation de *certaines* actrices célèbres n'est pas un peu *scabreux*, répondrais *non*, en toute vérité. Je n'affirmerai pas qu'il le ton de M^{lle} Contat ou de Fleury ; la tradition en est dans les coulisses, comme celle du comte Louis de Bonne ou de M. de Talleyrant l'est dans les salons. Nous n'exigeons pas chez les autres ce que nous n'exigeons pas chez nous. Mais j'affirmerai que les actrices d'un certain talent, qui passent pour *un peu légères*, ont une conduite de manière qui va plutôt au delà qu'en deçà de ce que l'on pourrait attendre. Ne voit-on pas, dans la société des femmes dont le ton *prude* a pour objet de cacher une personne n'importe ? — Ici tout l'avantage est du côté des actrices : point de pruderie, c'est-à-dire point d'affairisme. Elles observent scrupuleusement l'axiome : « La chose à son temps et à sa place », et elles se trouvent froissées qu'on eût avec elles des manières qu'elles n'autorisent jamais devant témoins, si toutefois elles autorisent.

M^{lle} Déjazet fut appelée, l'avant-dernier hiver, par le marquis de *** avec son camarade du théâtre du Royal, pour jouer un vaudeville devant la fleur du faubourg Saint-Germain. Après le spectacle, le marquis lui demanda très poliment à rester au souper. Personne de la troupe n'accepta que la première actrice. Le lendemain, ses amies lui demandèrent par quel hasard elle était revenue. Pour voir comment était ce monde-là, répondit-elle, « j'ai été fort contente ». — De leur côté, les nobles et quoiqu'un peu surprises, eurent leur curiosité bien vivement excitée et elles rendirent toutes justice à la grande bienséance de mademoiselle Déjazet.

Il faut donc convenir que les mœurs des actrices gagné, comme leur éducation. Les élégantes courtoises du siècle dernier, qui ne savaient pas écrire, et qui n'avaient trop bien ruiner nos grands-pères, sont heureusement type perdu, comme l'usage des *petites maisons*. Aujourd'hui non seulement beaucoup d'actrices vivent très honnêtement dans leurs ménages, mais encore, excepté quelques-unes de leur corps, comme on disait au moyen âge, la grande partie de celles qui contractent des liens volontaires nient une sorte de *vie conjugale*, dans laquelle la mœur conduite est presque toujours de leur côté.

Deux femmes, M^{me} Catalani et M^{lle} Naldi (comtesse suffisent, par la réunion de toutes les vertus, pour le théâtre de notre époque

LOUISE CONTAT

Née en 1760. Morte en 1813.

... Lorsqu'elle quitta la scène, elle épousa M. de B
le neveu du poète. Le charme de son esprit, sa p
vivacité, sa constante bonté, donnèrent à son intérêt
prix inestimable. Elle était littéralement adorée par
amis, qu'elle conserva tous.